

LA MAISON DU CANAL

Il y a quelque dix ans, une affaire d'assez grande importance et de longue durée m'appela dans une de ces vieilles villes d'Allemagne qui depuis le seizième siècle semblent n'avoir pas changé. Parmi les rues étroites, bordées de maisons à tourelles, se dressent les toits aigus des églises gothiques et le beffroi de l'hôtel du Conseil. Les artistes d'outre-Rhin ont illustré par la gravure ces villes, qu'en France les amateurs de moyen âge ont reproduites comme à plaisir.

Partageant cet enthousiasme sur la foi des images, je partis, tout heureux d'avoir quelques semaines à passer dans une de ces cités célèbres. Après l'existence assez étourdissante de Paris, j'espérais goûter un charme tranquille dans ces rues sans activité, sans grand commerce et sans bruit, où les reliques du passé restent debout et se transmettent intactes de siècle en siècle.

L'illusion de mon rêve fut courte. Après huit jours, j'étais las des ogives et des flèches gothiques, las des maisons noires qui surplombent les rues sans soleil. Alors, pendant mes heures de loisir, je m'enfuyais vers les faubourgs, revoir un peu de lumière et de ciel.

Ce qui me manquait surtout, c'était précisément ce que je comptais fuir, c'était le bruit. Ce siècle d'ingénieurs nous a tellement habitués à la société des machines, qu'elles commencent à compter, sans que nous nous en doutions, dans les vibrations familières de notre atmosphère et, partout où leur travail manque, nous n'avons plus le sentiment du grand mouvement et de la vie.

Aussi j'avais pris en sympathie, dans le faubourg de l'Est, un bras de rivière en canal, bordé de larges trottoirs tout au long desquels sont établies des usines et des fabriques. Je dirigeais quelquefois de ce côté mes promenades, afin de me reconforter, loin de la ville morte, au bruit vivifiant du labeur humain.

Cependant, comme pour ne pas la laisser oublier tout à fait, dans cette vieille ville, après les longs murs d'usines, apparaissent quelques masures de style ancien, avec leurs cheminées à chapeau, leur toit couvert de pannes, leurs petites fenêtres à meneaux et lamées de plomb. Une d'elles avait attiré déjà mon attention, non point qu'elle fût très distincte des autres ; au-dessus de sa porte couronnée d'un auvent se trouvait, dans un encadrement de vigne, une Vierge peinte sur un volet de bois et, dans les pays où les traditions catholiques se perpétuent si fidèlement, un tel tableau n'est pas rare sur une maison.

Non, ce qui me ramenait là parfois, c'était un autre intérêt, une curiosité presque involontaire pour deux petits enfants, l'un de vingt mois environ, l'autre de trois ans à peine que j'avais aperçus seuls et comme abandonnés sous la garde d'un chien basset, dans l'enclos précédant la maison.

L'enclos avec ses parterres négligés, ses barrières effondrées, ses instruments de jardinage gisant au hasard, prenait un certain caractère pittoresque qui peut plaire aux artistes et les inspirer, mais qui pour la vie réelle dénote le désordre, et c'est ce désordre qui rendait assez malaisée la tâche du petit chien ; car un enclos privé de ses barrières n'est plus un enclos, et comment y retenir deux enfants à la fois qui s'obstinent à vouloir en sortir ?

Le plus jeune, avec un entêtement infantile, partait de son pas trébuchant dans la direction du canal, et vite le basset, par des fausses attaques et des morsures simulées, le ramenait ainsi qu'un agneau qui s'égare ; mais en même temps le plus âgé s'avisait de passer au travers d'un parterre et d'aller derrière la maison grimper sur les bords d'une grande auge toute pleine, et le basset courait à celui-là, le tirait par un pan de chemise, le forçait à descendre et revenait tout essoufflé vers le petit, qui, profitant du répit, s'était remis en route vers le canal.

Pauvre basset, les oreilles dressées, la queue tendue, les narines ouvertes et les yeux roulant de l'un à l'autre, il mettait de l'action à surveiller ses deux nourrissons. Je m'étonnais même qu'il suffît à sa tâche et qu'une mère, s'il y en avait une, pût se reposer de tels soins sur lui.

Une mère, il y en avait une. Passant, un matin, par là, je la vis debout

dans l'allée de l'enclos et tenant en ses bras son plus petit enfant avec un geste assez pareil à celui qu'on voyait à la Vierge sur le volet de bois, au-dessus de la porte ; mais en ce moment, rien dans l'expression de la jeune femme ne trahissait le sentiment divin de la mère. Elle causait nonchalamment avec le basset, assis devant elle, et semblait trouver un grand plaisir à cette conversation, à laquelle l'animal répondait d'ailleurs par des frémissements et des jappements significatifs.

Elle expliquait fort sérieusement qu'elle devait porter la soupe à son mari, qu'elle se trouvait prise de retard, ne pouvait emmener les petits ; elle concluait en les confiant une fois encore au basset, mais avec toutes sortes de recommandations :

"Tu sais la consigne, défense de sortir."

J'observais, dissimulé derrière une touffe de troènes poussés comme par caprice entre les barrières brisées, et l'envie me gagnait d'entrer en scène et de dire à mon tour que, pour empêcher les petits enfants de sortir, le plus sûr moyen est de les enfermer derrière une bonne clôture. Profitant de l'occasion, j'aurais encore dit à cette maman un peu trop naïve, que c'est une grave imprudence de laisser d'aussi jeunes enfants tout seuls, qu'elle aurait pu se lever plus tôt, se ménager le temps nécessaire pour les emmener avec elle, que le père qui travaille en quelque chantier

aurait eu le plaisir de les embrasser et que ces bonnes caresses de bébé lui auraient donné du courage pour le restant de la journée. Mais j'étais étranger et, tout en comprenant assez bien le patois populaire allemand, je le parlais moins couramment. Balbutiant, j'aurais manqué d'autorité.

Si pressée qu'elle fût, la jeune femme trouva cependant le temps de jouer encore. Dans l'entrebâillement de la porte, l'aîné des marmots venait d'apparaître en chemise et jambes nues ; il tenait un chat en carton dans les bras ; la mère vint le lui prendre, en fit un amusement pour le petit en excitant le basset à mordre. Cependant la grosse cloche du beffroi se fit entendre : onze heures moins le quart ; plus de jeux ; restait juste le temps pour la course.

La jeune femme rentra dans la maison, s'empara précipitamment du pot où chauffait la soupe, puis, après avoir donné des baisers aux enfants, une caresse au chien, partit toute courante et traînant ses savates ; elle longea le canal et disparut bientôt par le premier tournant de ruelle.

Pour la laisser sortir sans être aperçu d'elle, je m'étais éloigné, mais avec l'intention de revenir aussitôt ; je prévoyais quelque sottise de la part des marmots. Contre mon attente, ils s'étaient assis non loin de la maison, dans un plant de choux. L'aîné recueillait dans les entrefeuilles des puceron qu'il écrasait ensuite sous ses doigts, le plus jeune machonnait quelque mauvaise herbe, et quant au basset, il s'était assis en face d'eux dans l'attitude d'un gardien, tranquille au sujet de ses prisonniers.

Je n'allais pas attendre le retour de la mère, qui certainement serait longtemps absente, car elle ne manquerait pas de rencontrer de bonnes commères avec qui bavarder. A onze heures précises commençait ma table d'hôte, j'allais être en retard. Je partis.

Toutefois, tandis que je suivais le trottoir du canal pour gagner une passerelle d'écluse et rentrer en ville, tout en marchant, plusieurs fois j'écoutai, n'entendis rien que le bruit des usines, et seulement arrivé devant la passerelle, je ne sais quels pressentiments m'arrêtèrent brusquement. J'avais laissé les enfants en trop sérieuse occupation ; une telle sagesse ne pouvait durer. Tant pis, j'arriverais au déjeuner quand les meilleurs morceaux seraient mangés ; je me contenterais des moindres. J'aime mieux avoir le cœur plus tranquille et l'estomac moins satisfait.

Et comme l'inquiétude grandit assez souvent d'elle-même, sans sujet, la nième m'entraînait d'un bon pas. De l'écluse j'avais encore une bonne distance à franchir jusqu'à la maison, et je n'étais pas encore très proche quand je crus entendre un bruit de clapotement ; assez follement je pris ma course, un peu honteux de ce rôle de nourrice que je me faisais jouer à moi-même. C'est une de mes faiblesses, la pensée d'un péril pour un enfant m'a toujours ému d'une sorte de sensibilité nerveuse. Enfin j'arrivai, je pouvais voir. Quel sursaut !... Le chien plonge, jap-



Elle tenait en ses bras son plus petit enfant. (P. 9, col. 2.)